

REVUE SEMESTRIELLE DE L'IHERIAB N° 005 - JANVIER-JUIN 2009 - PRIX 1500 F CFA

# Sanzoré

IHERIAB - BP 14 TOMBOUCTOU (MALI) - TÉL / FAX : (00 223) 21 92 10 81 - E.mail : cedrab2003@yahoo.fr

## L'ÉDUCATION À TOMBOUCTOU

# Aspects traditionnels et aspects modernes



## Le port du turban au Nord-Mali

**Rapport de la Commission  
d'étude sur les corps de  
métiers à Tombouctou**

**Ahmed Baba  
Abul-Abbas, cadi  
de Tombouctou  
de 1860 à 1931**

## Comité de rédaction

- Mohamed Gallah Dicko, directeur général de l'HERIAB, directeur de publication
- Sidi Mohamed Ould Youbba, directeur général adjoint de l'HERIAB
- Noury Mohamed Alamine Al-Ansary, chercheur à l'HERIAB
- Alfred Kalambry, administrateur Arts et Culture à l'HERIAB
- Mohamed Diagayeté, chercheur à l'HERIAB
- Sane Chirfi, directeur régional du Tourisme - Tombouctou
- Aly Ould Sidi, chef de la Mission culturelle de Tombouctou
- Seydou Touré, directeur de l'Institut Hégire de Tombouctou
- Boukhari Ben Assayouti, directeur du Musée de Tombouctou
- Salem Ould Elhadj, professeur à la retraite
- Ismail Diadié Haidara, chercheur, directeur de la bibliothèque Fondo Kati - Tombouctou
- Hamou Mohamed Dédéou, conseiller pédagogique au Centre d'animation pédagogique (CAP) de Tombouctou

**La Direction générale de l'HERIAB remercie vivement l'Agence de coopération et de développement de la Norvège (NORAD) et l'Université d'Oslo qui ont bien voulu contribuer au financement de cette revue.**



**Sommaire**

Pages

Avant-propos.....	5
Présentation de l'Institut des hautes études et des recherches islamiques Ahmed Baba.....	6
Ahmed Baba Abul Abbas, cadî de Tombouctou (1860-1931).....	7
L'éducation à Tombouctou : aspects traditionnels et aspects modernes .....	10 - 14
Le port du turban au Nord-Mali.....	15 - 17
Ahmed Boularaf (1854-1955).....	18 - 20
Rapport de la Commission d'étude sur les corps de métiers à Tombouctou...	21 - 28
Etude sur les saints de Tombouctou.....	29 - 32
N'Gouna, un héros de la résistance coloniale.....	34





**A** la dernière parution de la revue *Sankoré* en novembre 1993, le Mali venait tout juste d'entamer l'ère du multipartisme et la toute nouvelle liberté de la presse aidant, l'on assistait à un foisonnement de publications périodiques. Depuis, cet élan n'a pas faibli : il s'est, au contraire, conforté et a évolué pour offrir au monde l'image d'une presse libre et plurielle.

*Sankoré* revient dans un nouveau contexte plutôt propice après des années d'hibernation caractérisées, pour l'essentiel, par des difficultés de financement et d'édition. En effet, ce magazine apolitique, culturel et scientifique ne peut vivre des seuls revenus de la vente de ses numéros. Il est ainsi tributaire des subventions nationales et internationales qui ne sont - hélas ! - pas toujours disponibles.

*Sankoré* revient donc avec une équipe rédactionnelle plus étoffée et un nouveau service de tutelle, l'Institut des hautes études et des recherches islamiques Ahmed Baba (IHERIAB) - qui remplace le Centre de documentation et de recherches Ahmed Baba (CEDRAB) - avec des ambitions beaucoup plus grandes surtout dans le domaine de la recherche.

Ces ambitions, ces nouveaux objectifs qui s'inscrivent dans la continuité de ceux poursuivis par le CEDRAB, Mohamed Gallah Dicko, directeur de l'IHERIAB, vous les fera traduire dans ce numéro. Déjà, dans son article, vous aurez un exposé détaillé des mobiles qui ont fait du CEDRAB l'IHERIAB. Vous aurez aussi un aperçu de l'Institut, de son patrimoine, de ses difficultés et de ses perspectives.

L'IHERIAB se veut pluridisciplinaire, plus ouvert sur le monde, à l'ensemble du monde islamique. *Sankoré* ne peut donc que situer sa ligne éditoriale dans cette logique : c'est une revue qui évoluera, qui cherchera le savoir partout, s'abreuvant à toutes les sources sérieuses, acceptant toutes les écoles tout en restant fermement ancrée dans le giron de la culture islamique.

Dans ce numéro, vous trouverez aussi un article de Sane Chirfi Alpha sur Ahmed Baba Abul-Abbas qui fut cadi de Tombouctou de la fin du XIXe siècle au début du XXe siècle. L'explorateur français Paul Marty, qui a rencontré cet érudit au moment de la pénétration coloniale française, disait de lui qu'il était « l'un des hommes les

plus en vue de la ville ». Il a, en effet, été l'un des principaux notables à avoir aidé Tombouctou à entrer dans l'ère de la colonisation sans grand déchirement et sans violence. Ayant vite senti l'inégalité des forces et sans doute compris que le choc des cultures et des civilisations est un processus irréversible, il a négocié la reddition de la ville face aux colonnes de Joffre.

Noury Al-Ansary, lui, a choisi de parler de N'Gouna, héros de la résistance coloniale. Enfin, puisque l'Institut est d'abord un service de collecte et de conservation de manuscrits, Mahmoud Mohamed Dédéou et Mohamed Diagayeté ont choisi de faire découvrir au lecteur les trésors que recèlent certaines bibliothèques et certains manuscrits. Le premier a choisi de rendre hommage à Ahmed Boularaf - à travers sa bibliothèque - lui qui, dès son arrivée, s'est totalement moulé dans la société tombouctienne, s'imposant comme un intellectuel très apprécié. Copiste reconnu, il a constitué une bibliothèque de plusieurs centaines de volumes. Il est l'un de ceux qui, le plus, ont cédé à l'IHERIAB des documents de grande valeur. Il a également été sans doute celui qui a le plus attiré l'attention sur la richesse et la variété des manuscrits de Tombouctou.

En effet, Ahmed Bularaf a été le symbole vivant des relations que Tombouctou entretenait avec le Maghreb. C'est pourquoi Mohamed Diagayeté a choisi de faire un article sur les relations culturelles entre Tombouctou, le Maghreb et le Mashreq, article qui vient justifier les nouvelles prérogatives de l'IHERIAB. En outre, l'auteur fait un commentaire sur "*Izalat al-Rayb wal-Shak*", un livre de référence de Boularaf qui traite de la biographie de certains érudits de Tombouctou, voire de tout le Soudan saharien ; ce qui permet de cerner la richesse de la vie intellectuelle d'antan.

En plus des articles ainsi cités, d'autres tels que l'éducation traditionnelle et le port du turban à Tombouctou seront présentés.

Que le lecteur trouve, à travers ce premier numéro, la volonté manifeste du Comité de rédaction de faire de *Sankoré* l'une des principales revues de référence en matière de promotion de la culture islamique - et de la culture tout court - au Mali, voire partout en Afrique !

La Rédaction

# Le port du turban au Nord-Mali

## Introduction

Située dans le Nord du Mali aux portes du désert, la région de Tombouctou a connu un riche passé fait d'invasions, de razzias, de grandeurs et de décadences qui ont façonné sa culture et enrichi ses traditions de multiples apports extérieurs.

La cité de Tombouctou, chef-lieu de la région, est située à mi-chemin entre les deux Afrique : l'Afrique noire peuplée de Noirs et l'Afrique du Nord arabo-berbère. Cette situation géographique en a fait un important centre commercial et un foyer intellectuel de premier plan. Entre les XV<sup>e</sup> et XVI<sup>e</sup> siècles notamment, Tombouctou fut riche et eut un nom qui traversa les continents. C'est donc tout naturellement qu'elle attira les convoitises des puissants voisins toucouleurs, songhaï de Gao, mossi, peuhl du Macina, arabes, touareg. Et, n'ayant jamais eu d'armée de métier, la Cité des 333 saints se laissa, à chaque fois, facilement conquérir.

Les différentes armées d'occupation qui s'y sont succédé ont chacune leurs empreintes à travers les us et coutumes. Aujourd'hui encore, malgré la mondialisation et l'internationalisation des modèles culturels, Tombouctou offre une culture originale. Peuplée de quatre ethnies majeures - Songhaïs, Arabes, Kel Tamasheq et, à un degré moindre, Peuhls -, celles-ci cohabitent dans une parfaite harmonie cimentée par la religion musulmane. Chaque groupe ethnique garde cependant ses particularités et entretient ses valeurs traditionnelles mais tous se retrouvent au sein de la religion musulmane dont le respect des règles demeure le code de conduite fondamental pour tous.

Aussi, les aspects essentiels de la vie communautaire comme le mariage ou la circoncision sont régies selon les règles de l'Islam. Même les traditions les plus séculaires ne sont gardées que si elles n'entrent pas en contradiction avec les préceptes du Coran. Parmi ces traditions, l'on peut retenir que celle qui est commune à toutes les composantes ethniques est le port du turban qui apparaît non seulement comme une obligation sociale mais aussi, quelquefois, comme une recommandation religieuse.

Ainsi, les compagnons du Prophète (PSL) portaient-ils en turban l'étoffe qui

devait leur servir de linceul. Car le musulman doit se préparer à la mort comme si celle-ci devait arriver à tout instant. Et, pour certains, le port du turban est un témoignage de l'allégeance au Créateur. Pour des raisons religieuses, sociales ou pour la simple protection contre les aléas climatiques dans cette région balayée par les vents de sable, porter un turban n'est jamais un juste anodin. Chech, litham ou turban selon les dénominations, il reste un élément essentiel du port vestimentaire qui ne laisse pas indifférent.

## I- Le turban en milieu arabe

Les Arabes ou Maures constituent une frange importante de la population de Tombouctou. Ils se répartissent entre une dizaine de tribus subdivisées en plusieurs branches. Si le chameau est l'apparence extérieure de la richesse du Maure, le turban est sa marque distinctive. Il l'utilise pour plusieurs raisons : protection contre les rigueurs du climat saharien (chaleur torride entre avril et juillet, froid rigoureux entre novembre et mars, vents de sable et de poussière quasi permanents), protection contre les mauvaises odeurs, les maladies à contamination directe comme le rhume, dissimulation d'une calvitie ou de toute autre déformation ou malformation physique, déguisement pour se mettre hors de portée de vue d'éventuels malfaiteurs.

Aussi, selon ces différentes nécessités, le turban maure peut avoir différentes couleurs : le noir utilisé pour parer aux coups de soleil, à la rigueur du froid et parce qu'il ne salit pas vite dans une zone où l'eau est encore une denrée rare. Le noir foncé ou "annila" est utilisé chez les Maures spécialement pour la conservation du fond de teint normal. Quant au turban blanc, il est surtout utilisé pendant les cérémonies officielles de mariage et autres manifestations sociales. Parfois, ses bordures sont teintées d'une autre couleur que la couleur d'ensemble et cela, essentiellement pour des raisons esthétiques.

Le turban est essentiellement confectionné dans un tissu de percale ou "annila". Et, contrairement à la pratique chez les Songhaï, il n'y a pas, chez les Maures, de cérémonie spéciale pour le port du turban car, comme on dit ici, « l'Arabe naît avec un turban sur la



tête. » Cependant, le port du turban se fait chez eux en trois phases : la phase 1 ou "gawdash" à l'âge adulte ; la phase 2 ou "assoufri" qui se déroule lors d'une compétition de course de chameaux au cours de laquelle le vainqueur se verra remettre par ses oncles un chameau sur lequel il effectuera son premier voyage à Taoudenni, la phase 3 qui se fait essentiellement chez les intellectuels. Ici, le turban vient couronner la fin des études coraniques ou annoncer, lors des fêtes du Maouloud, que le jeune est prêt à se marier pendant l'année en cours.

Ainsi, dès son jeune âge, le Maure pourra-t-il porter son turban. Cependant, à l'âge adulte, cette coiffure est synonyme d'appartenance au cercle des sages et, après les fiançailles, elle devient obligatoire et il est impossible d'aller rendre visite à ses beaux-parents sans un turban sur la tête.

## II- Le turban en milieu Kel Tamasheq

La tribu des Kel Tamasheq est une communauté nomade vivant dans le Sahara entre le Mali, le Niger, l'Algérie et accessoirement la Mauritanie et le Burkina Faso. "Kel Tamasheq" signifie ceux qui parlent la langue tamasheq, en particulier les Touareg et leurs anciens serfs noirs appelés Bella. Le fond culturel tamasheq repose en effet essentiellement sur le peuple touareg apparenté aux Berbères d'Afrique du Nord et, dit-on, venu du Yémen. Les Touaregs seraient descendants des tribus Jidalat, Masufa, Sanhajet et Lamtunat. Ayant activement pris part au prosélytisme almoravide du 9<sup>e</sup> siècle, ils ont essaimé dans toute la

bande sahélienne vivant de négoce, d'élevage et de rapines. Ils sont très rapidement devenus une force politique, militaire et économique incontournable.

### A- Historique du port du turban

Tous les grands voyageurs ont remarqué le port de ce fameux "litham" par les hommes bleus du désert. Ibn Batouta disait, déjà au 15<sup>e</sup> siècle : « *Tous les habitants du Sahara se masquaient le visage, c'est une grossièreté impardonnable pour les femmes touareg qu'un homme de leur tribu découvre expressément sa bouche devant elles. Pour cette raison, tous les Touareg mangent et boivent en dessous du litham qui tient bon sur leur visage.* » Cinq siècles plus tard, Félix Dubois, dans son livre intitulé "Tombouctou la mystérieuse" ajoute : « *Les yeux des Touareg n'étaient pas habitués à la terrible réverbération du blanc du désert, ni leur poitrine aux tempêtes de sable. Pour remédier à ces maux quotidiens, ils adoptèrent une coiffure faite de voile qui, l'un, le niqah, s'enroule du front et descend sur les yeux en manière d'abat-jour ; l'autre, le litham, qui, depuis les narines, couvre toute la partie inférieure de la figure jusqu'au vêtement. On le voit, l'hygiène est la seule raison de cet accoutrement mystérieux, qui a conduit les savants à rechercher pour les Touaregs d'extraordinaires origines. D'ailleurs, ceux qui n'utilisent pas cette coiffure sont appelés "bouches à mouches".* »

Selon l'explorateur français René Caillié qui visita le pays touareg en 1826, « *les Touareg ont l'habitude de porter, jour et nuit, une bande de toile de coton qui leur passe sur le front, descend sur leurs yeux et même avance jusqu'au nez car ils sont obligés de lever un peu la tête pour voir. La même bande, après avoir fait un ou deux tours sur la tête vient passer sous le nez et descend un peu plus bas que le menton, en sorte qu'on ne leur voit que le bout du nez. Et pour boire, manger ou fumer, ils ne font que soulever cette bande de toile.* »

### B- Portée socioculturelle

En milieu kel Tamasheq, le port du turban est l'occasion d'une cérémonie spéciale. Cette cérémonie est une étape importante dans l'initiation et l'intégration de l'adolescent à son milieu social.

Le litham qui est aussi appelé "tiguelmoust" se compose d'une bande

d'étoffe enroulée autour de la tête de manière à couvrir la partie inférieure de la face jusqu'au milieu du nez et à appliquer une partie sur le front et descendant plus ou moins sur les yeux. Ainsi, seuls les yeux sont-ils visibles. Le turban est attaché pour couvrir le nez et la bouche car, dans la sagesse tamasheq, le nez est synonyme de dignité et de noblesse et la bouche discrétion et sagesse.

L'initiation à la vie sociale commence par la circoncision et se termine par le port du turban qui intervient entre 16 et 18 ans. Le Touareg a alors le droit de porter tout son arsenal : sabre, lance et poignard. Le jour de la cérémonie, les parents apportent un turban de 5 mètres de couleur noir brillant. Le maître des cérémonies y récite des versets puis procède au sacrifice d'un taureau ou d'un mouton. Des manifestations populaires - chants, danses, fantasia - ont aussi lieu.

Le jeune homme est alors désormais autorisé à porter le turban et à assister aux réunions de la tribu avec la possibilité de prendre la parole. Après la cérémonie officielle, il rend des visites de courtoisie aux parents et amis et peut recevoir de nombreux cadeaux.

### III- Le port du turban à Tombouctou

Tombouctou est historiquement une terre de rencontres. Rencontre entre riches commerçants du Sud et éleveurs aisés du Sahara, rencontre aussi entre fins lettrés venus du Maghreb, de l'Orient, de la Mauritanie et du Fouta Toro et qui échangeaient des connaissances en droit islamique, théologie, pharmacopée traditionnelle, littérature... Il en résulte un peuplement arabe, soudanais, andalou et israélien.

Aussi, si Tombouctou est peuplé majoritairement de locuteurs du sonhaï, seule une minorité - ceux portant les patronymes Maïga et Djittèye - se dit vraiment Sonhaï. Les autres remontent jusqu'à leurs aïeux pour se trouver une ascendance peuhle, arabe ou juive. Aussi, les habitants de Tombouctou sont-ils appelés "Koir-Boro", c'est-à-dire "citadins" dans la langue locale. Cette langue elle-même, malgré son fond sonhaï, est truffée d'emprunts arabes, tamasheqs et peuhls. Le melting-pot est donc prépondérant et c'est pourquoi l'on a pensé qu'il serait plus judicieux de parler de "milieu tombouctien" plutôt que de "milieu sonhaï".

Parmi les souverains qui ont régné sur la ville, Kankou Moussa et Askia Mohamed ont en général encouragé ce cosmopolitisme avec des politiques de développement culturel fascinantes. Les lettrés participaient ainsi à la vie sociopolitique et effectuaient des voyages à la recherche d'un savoir qu'ils venaient démultiplier pour les milliers d'étudiants qui prenaient des cours à l'Université de Sankoré. Ce climat provoqua une renaissance culturelle attirant de nombreux érudits étrangers qui officierent dans cette Université et dans les écoles coraniques de la ville. Aussi, les us et coutumes de la cité, bien que considérés comme raffinés, se nourrissent-ils d'apports étrangers. La culture arabo-islamique, notamment, pénétra tous les aspects de la vie traditionnelle. Cet héritage est gardé jalousement par le Tombouctien pour lequel il est le symbole de la pureté de sa foi jamais empreinte d'idolâtrie.

### A- Contexte historique du port du turban

Selon l'auteur du "Tarikh al-Fattash", le chérif hassanide Moulaye El-Abbâs, prince de la Mecque, fit asseoir Askia Mohamed dans la mosquée lors du pèlerinage de celui-ci (1495-1497). Puis il lui posa sur la tête un bonnet vert et un turban blanc, lui remit un sabre et prit la foule des assistants à témoin qu'il l'instituait khalife pour le pays du Tekrour.

Au XV<sup>e</sup> siècle, le port du turban symbolisait le couronnement des études à l'Université de Sankoré : il accompagnait le diplôme délivré et le nombre de tours de la bande sur la tête du candidat était proportionnel au nombre d'années d'études, donc à l'importance du diplôme. L'étudiant, au terme de ses études, subissait des épreuves écrites à Sankoré et, en cas d'admissibilité, les professeurs lui attachaient un turban. Il se rendait ensuite dans le quartier de Badjindé à la résidence de Mohamed Bagayogo qui, selon les sources orales, fut l'initiateur de cette tradition. Le turban était alors défait pendant les épreuves orales et, en cas de succès, le lauréat obtenait l'autorisation de port définitif et une licence pour enseigner.

De par sa forme qui représente le nom d'Allah, le turban revêt une importance religieuse et un caractère mystique. Il est aussi symbole d'un degré certain de connaissance et d'une ascension sociale. Auparavant, le port du turban était ré-

servé aux seules familles maraboutiques et chérifiennes qui, au terme des études d'un des siens, lui en offraient. Au fil des temps, avec les mutations culturelles et le déclin de l'Université de Sankoré, la pratique s'est généralisée à l'ensemble de la population et a été institutionnalisée avec le mariage.

La cérémonie de port du turban a lieu généralement avant ou pendant le mariage et donne lieu à de somptueuses réjouissances financées par les parents du jeune homme. A la veille de la cérémonie, le postulant passe la nuit chez ses grands-parents en compagnie des éléments de sa classe d'âge. Le lendemain, après qu'un petit déjeuner et un déjeuner eurent réuni les parents, les amis et toute la notabilité, le mariage religieux se déroulait dans l'après-midi en même temps que le rituel du henné pendant lequel les pieds et les mains de la jeune fille sont teints de noir. Dans la religion musulmane, le henné est une plante mystique qui, selon la tradition, assure protection et félicité.

Après ce rituel, le jeune est installé sur un lit traditionnel, escorté par les religieux et proches parents. Le turban lui est posé sur la tête par le patriarche de sa famille qui lit des incantations. Ensuite, les autres membres du cercle des marabouts déclament des poèmes à la gloire du Prophète (PSL), poèmes qui mettent l'accent sur les mérites de la connaissance, le sens du travail, la bravoure, le respect des anciens et des valeurs islamiques.

Les griots et hommes de caste prononcent ensuite la généalogie et la gloire de la famille et reçoivent, de la part des membres du clan, des présents en nature et en espèce. Le second jour, habillé d'un boubou blanc, paré d'un bumous et muni d'un sceptre, le jeune enturbanné, accompagné des chefs religieux, se recueille sur les mausolées des principaux saints de la ville. Il est alors appelé sultan, c'est-à-dire chef, chef de sa nouvelle famille, chef de lui-même car il cesse d'être désormais sous l'autorité parentale. Il est donc intégré au cercle des sages et devient membre à part entière de la communauté.

Cependant, au-delà de ces considérations sociales, pédagogiques et religieuses, le turban est aussi un ornement, une coiffure, un élément d'esthétique et de beauté.

**B- Portée socioculturelle**

A Tombouctou, le turban a une profonde signification. Il symbolise la sagesse, la responsabilité, l'intégration du jeune homme au cercle, ici, très fermé, du monde des adultes. Cette intégra-

tion vient après la circoncision et c'est le port du turban qui marque véritablement le passage à la puberté. Dès lors, le jeune homme n'a plus le droit de se présenter à une cérémonie sociale ou religieuse sans cette coiffure. Les contrevenants à cette règle s'expose à la réprobation de tous, voire à une amende.

Le turban témoigne ainsi du civisme et de la citoyenneté de l'individu qui vit en symbiose avec son milieu social. Il est aussi symbole de l'allégeance au Créateur. Il est au religieux musulman ce que la kippa est au religieux juif. Tout religieux musulman est tenu de s'enturbanner pendant les offices. L'intronisation des imams, cadis et autres chefs religieux ou coutumiers consiste à organiser une cérémonie de port de turban.

Celui-ci est souvent décerné à titre honorifique à des personnalités de marque visitant la ville. Au temps de l'Université de Sankoré, il représentait, quand il était posé à des hôtes étrangers, ce que représente aujourd'hui le doctorat honoris causa dans les Universités modernes. La forme et la couleur des turbans sont très expressives : à un jeune marié, on fait toujours porter un turban blanc dont la forme décrit le mot "Allah". Quant aux imams, cadis et autres doyens de corporations religieuses, ils portent, pendant les grandes cérémonies, des turbans de couleur noire et brillante dont les formes rappellent celles des lettres arabes décrivant le nom de Dieu. La notabilité tombouctienne est en tenue traditionnelle lors de ces cérémonies.

**III. Le turban chez les Peuhls de Gabéro**

Le port du turban symbolise, ici aussi, le passage de l'adolescence à la vie adulte. Il est également une des cérémonies essentielles du mariage. Ainsi, lorsqu'un jeune Peuhl décide de porter le turban, est-ce une façon de marquer sa volonté de fonder un foyer. Aussi, est-il indécemment, qu'après l'adolescence, un jeune homme montre sa barbe et ses cheveux considérés comme des parties très intimes. C'est commettre un sacrilège que de participer à une réunion d'adultes sans se couvrir la tête d'un turban.

En fait, cette coiffure revêt les mêmes significations chez les Peuhls que chez les ethnies précitées mais les rituels diffèrent sensiblement. Chez les

Peuhls, la cérémonie de port du turban ou "*didiga*" dure deux jours pour les jeunes de 18 à 21 ans. Elle est essentiellement organisée par la classe d'âge du postulant mais parrainé par un notable qui prononce les prières et les bénédictions d'usage. C'est alors seulement que la notabilité est informée et décide de la date de la cérémonie. La réussite de celle-ci dépend de la conduite et du passé de l'intéressé. S'il s'est avéré qu'il s'est montré correct, il peut recevoir de nombreux cadeaux pouvant lui assurer une autonomie financière.

Les différents types de turban sont : l'"*allacho*", de couleur noire gommée ; l'"*abraso*", de couleur blanche, et le "*thierobi*", multicolore, serti de bijoux et bien décoré.

**Sources**

**1- Sources orales**

- AHMADOU Alpha, cheikh des panégyristes à Sankoré
- SIDI HAMANE Mahamane, notable à Tombouctou
- AG SANDY BILA Mohamed, président de l'Assemblée régionale de Tombouctou
- AL-ANSARI Nouri Mohamed Al-Amin, chercheur à l'HERIAB - Tombouctou
- CHIRFI ALPHA Sane, directeur régional du Tourisme - Tombouctou
- HAMDA Habiboullaye, chercheur à l'HERIAB - Tombouctou
- BAYE Mohamed, chercheur à l'HERIAB - Tombouctou

**2-Sources écrites**

- KÂTI Mahmud, "*Tarikh el-Fettach*", texte arabe traduit par O. Houdas et M. Delafosse, Paris, 1964
- Organisation islamique pour l'éducation, les sciences et la culture (ISESCO), "*Le Mali - Culture et civilisations islamiques*" (ouvrage collectif), Rabat, 1988
- HASSEYE Baba Mahmoud, "*Les traditions et coutumes islamiques de Tombouctou*", extrait des actes du Colloque international tenu à Tombouctou sur le thème "La culture arabo-Islamique en Afrique au Sud du Sahara, cas de l'Afrique de l'Ouest"
- OULD ELHADJ Salem, "*Tombouctou - Coutumes et traditions*" (document non publié)

Par Mohamed Gallah Dicko, Mahmoud Mahamane Dédéou, El-Boukhari Ben Essayouti, Sidi Allimam Maïqa, Boubacar Diallo